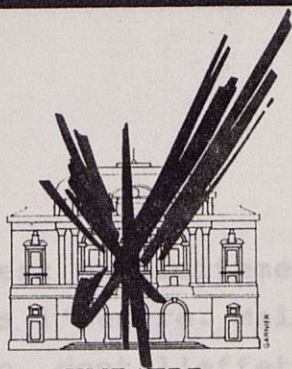


REGIE MUNICIPALE
DIRECTION JEAN-PAUL LUCET



THEATRE
DES CELESTINS
LYON

MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE

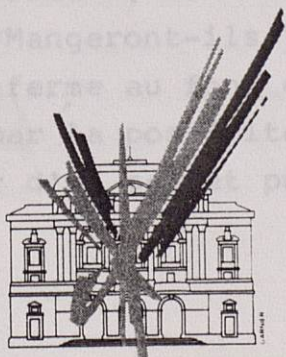
VICTOR HUGO

PRESENTEE PAR : THEATRE ACTUEL
THEATRE EN LIBERTE . COMPAGNIE MEYRAND-TEPHANY

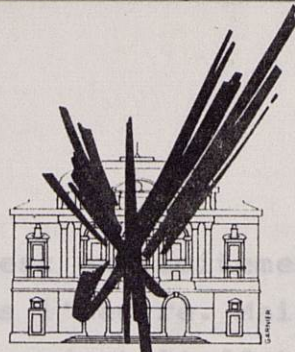
MISE EN SCÈNE : ARLETTE TEPHANY
SCÉNOGRAPHIE : BERNARD GUILLAUMOT
MUSIQUE : JEAN-ROBERT VIARD
COSTUMES : MARIE-FRANCE LEBRET
MASQUES : ALAIN TENENBAUM
ÉCLAIRAGES : PIERRE SAVERON

PIERRE MEYRAND : Glapieu
DOMINIQUE VILAR : Etiennette
CAROLINE BIGUEUR : Cyprienne
MARCEL CHAMPEL : le Major Gédouard
CLAUDE LOCHY : Rousseline
MICHEL LEBRET : Scabeau
JACQUES PIELLER : Edgar Marc

ROBERT SIREYGEOL : M. de Pontresme
PATRICK COULAÏS : Barutin
PIERRE-YVES DESMONCEAUX : Léaumont
CLAUDE LEVEQUE : le Baron de Puencarral
FRANCISCO GARCIA : l'Huissier
JEAN-ROBERT VIARD : le Pianiste
YVON TRUFFAUT : l'Habilleur



THEATRE DES CELESTINS
LYON



REGIE MUNICIPALE
DIRECTION JEAN-PAUL LUCET

THEATRE
DES CELESTINS
LYON

MILLE FRANCS DE RECOMPENSE

de Victor HUGO

Hugo, armé du balai de Polichinelle, secoue ses contemporains. Le Droit, l'Armée, la Justice, le Coffre-fort et le Bagne dansent pendant cinq actes, une sarabande effrénée ...

"La meilleure pièce de Hugo... Il ne nous reste plus qu'à nous laisser attendrir en toute quiétude, l'auteur ayant prévu, canalisé, organisé nos rires. La grâce d'un tel spectacle ... c'est sa sincérité ..."

Jacques NERSON

(Le Figaro Magazine)

Le faux coupable

Le centenaire de la mort de Victor Hugo sera une nouvelle occasion d'enterrer le poète officiel de la République Française, une et indivisible. On va nous parler encore du "Père Hugo", du "Sacré bonhomme", de son tempérament de feu, de sa complexité... Au rayon des clichés, il n'y a qu'à se servir.

Pour nous, Hugo reste l'auteur vivant et discret - oui, discret -, du Théâtre en Liberté. Ces oeuvres ("Mille francs", "Mangeront-ils ?"...) qu'il écrit sans forcer et qu'il enferme au fond d'une malle comme pour se laisser dénoncer par la postérité, nous livrent un faux coupable détenteur d'un secret public : tout ce que dit le

./.

Théâtre en Liberté est explicitement ou implicitement exprimé partout ailleurs dans l'oeuvre. Mais ici s'opère un rétrécissement, une réduction, dont l'effet, la charge poétique sur le public est proprement magique. Tout est sympathie, vraie forme du génie.

Voici le Théâtre populaire dans toute sa force : un texte pour des acteurs. Et notre choix du nom de "Théâtre en Liberté" pour notre Compagnie est lui aussi d'une fausse innocence, d'une candeur feinte, comme Glapieu, coupable et innocent pour les autres ...

N'expédiez pas Hugo au Panthéon, venez l'entendre au théâtre, c'est vivant.

Théâtre en Liberté

Les affaires sont les affaires

Un chef-d'oeuvre inattendu, la contre-épreuve du naturalisme bourgeois. Dans "Mille francs" aussi, "les affaires sont les affaires", mais Hugo montre qu'on ne peut pas toucher sérieusement à l'argent bourgeois, qu'il y faut la plus énorme dérision. Parce que les affaires ne sont pas seules : elles entraînent tout après elles, toutes les valeurs. Hugo armé du balai de polichinelle secoue l'édifice. Et comme ça y va ! Le droit, l'armée, la justice, le coffre-fort et le bain dansent pendant cinq actes une sarabande effrénée.

Un chef-d'oeuvre : le seul texte peut-être du XIXe siècle qui marque la conjonction de la plus haute écriture théâtrale et du spectacle populaire, le croisement de la plus extrême délicatesse, d'une suavité shakespearienne et de la plus réjouissante violence satirique.

Le héros marginal avec sa puissance et sa gentillesse joue le rôle d'instrument du destin ; voleur, il incarne la justice et la rend ..., autant que faire se peut : en ce monde, dit-il, "la vérité restera toujours inconnue". Il rend dérisoire tout dénouement heureux.

Inoubliable, il a l'encolure de Meyrand. Et la subtilité de la mise en scène laisse la joie intacte quand la fin serre le coeur. Le mélodrame est retourné comme un gant.

Anne UBERSFELD

Drôle de piège

Rien de moins évident que le XIXe siècle, si ce n'est qu'il se pense comme siècle. Commence-t-il au 18 Brumaire ou à Waterloo ? au "Contrat social" ou aux "Confessions" ? La liberté, avec Lamartine, est-elle dans les "Méditations" ou dans les banquets démocratiques ? "Qu'est-ce que le génie", se demandait le siècle des Lumières. Le romantisme passe son temps - mais quel temps ? - à répondre de fait que c'est quelque chose qui se joue entre le peuple, l'histoire, le moi et l'art ; bref, entre Dieu et le monde. Traduction ancienne, quasi scolaire, de l'idéal et du réel, de l'amour et de l'argent. D'un côté, le héros, la puissance de l'âme, la gloire, toutes les conquêtes, la révolution, l'idylle et l'épopée. De l'autre, l'industrialisation, le sucre, l'immobilier, la Bourse, l'armement, la banque, le Palais, les affaires. Entre les deux, le peuple, le poète, la misère, la fantaisie, la chanson, pour dessiner la voie vers l'inaccessible, la Femme, l'Eve, toujours future, qui se sublime de plus en plus jusqu'aux ors, aux bleus et aux roses symbolistes ou décadents, jusqu'à son naufrage tricolore, en 1914, avec la Vierge anti-boche de Péguy et d'Alain Fournier. Toute compromission avec l'argent étant sentie par l'écrivain comme trahison de sa mission, il était bien naturel que cette mauvaise conscience, à une époque où l'on peut vivre de la littérature, aboutit à un tel avatar du mythe romantique de la prostituée régénérée par l'amour.

La société qui glisse dans le sang en août 1914 n'est donc pas seulement celle de la Belle Epoque ; elle

entraîne avec elle une tradition de déshonneur, de scandales et de mensonges qui remonte à la prise de conscience de la bourgeoisie moderne, aux derniers temps de l'Ancien Régime, à ce Beaumarchais dans lequel nos hommes d'affaires se reconnaissent assez pour lui emprunter, quand le Gaulois ne paye plus, le titre de leur Figaro. Bref, l'hypocrisie est à tous les étages de la grande affaire d'une société et d'un temps qui n'ont jamais pu croire à leur légitimité, qui se savent indus et qui font mine d'être fidèles à Molière, présenté comme un auteur "bourgeois".

(...) Depuis la Révolution, rien ne paraît stable, tout est faussé, l'insatisfaction domine, tout regard vers le passé glisse au mythe des origines, de l'âge d'or, des jaillissements élémentaires de l'histoire et de l'individu. Parallèlement à la nostalgie de l'honneur historique, le siècle rêve en effet à la pureté morale, s'effraie, hypocritement, de la perversion des mœurs, et de la littérature, de ce "naturalisme" par quoi l'homme malade gratte sa plaie.

Le personnage de Glapieu, qui s'appela d'abord Gladieu, Glaïeul, Glaive de Dieu, fleur de gueuserie, ramasse toutes les forces sauvages en modelant son nom sur le cri du renard et sur l'épieu du chasseur. De l'un à l'autre, le symbolisme sexuel ne change guère. Entremetteur de grand talent sinon de génie, le gueux exclu de l'amour, comme Jean Valjean, comme Gilliat, comme Ursus, et peut-être, plus profondément qu'on ne pense, comme Hugo, est le parolier des amours contrariés dérisoires ou impossibles. S'il réalise le principe des vases communicants, en matière de finance, de sentiment ou de justice, son langage est le lieu de la déperdition de l'énergie : tout va à la médiocrité du mariage, de ce que l'on appelle dans les familles le bonheur, dans la cité l'aisance ou la justice.

Tout s'échange, rien ne change. Après la vigueur de "Chansons des rues et des bois", la clôture se fait sur le mode cynique de Diogène ou de Panurge, dans une pratique où les résultats comptent moins que la manière, et où la manière a pour

essentiel effet de constituer le personnage. A ce point la fantaisie risque d'être grave, le mélo de cacher le fil qui vibre encore dans la corde usée.

(...) Carnaval, travestis, quiproquo, jeu à la fois débridé et apparemment sclérosé dans la tradition du Beaumarchais qui vire au drame, "Mille francs de récompense" est un assez beau piège où Hugo joue à la fois la mouche et l'araignée. Mais le lecteur de bonne foi, s'il se refuse au rire ou à l'ennui que déclenchent les conventions du mélodrame, s'apercevra qu'il est pris dans la même toile - car le rôle caricatural de la pièce sert autant à créer le spectacle qu'à l'abolir en rêverie (...)

(Extraits de la préface de Jacques Seebacher et Jacques Tephany à Mille francs de Récompense. Edition Jean Massin, Club Français du Livre)